

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 18

Artikel: La Lizette à Djan-Luvi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186407>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Distractions.

Dans son admirable ouvrage, l'*Astronomie populaire*, M. Flammarion, rappelle ainsi divers exemples fort amusants de distraction, chez les savants dont il cite les travaux scientifiques :

« Toujours préoccupé de ses recherches profondes, le grand Newton était, dans les affaires ordinaires de la vie, d'une distraction devenue proverbiale.... On raconte qu'un jour, cherchant à déterminer le nombre de secondes qu'exige la cuisson d'un œuf, il s'aperçut, après une minute d'attente, qu'il tenait l'œuf à la main et qu'il avait mis cuire sa montre à secondes, bijou du plus grand prix, pour sa précision toute mathématique !

Cette distraction peut se rapprocher de celle du mathématicien Ampère, qui, un jour qu'il se rendait à son cours, remarqua un petit caillou sur son chemin, le ramassa, et en examina avec admiration les veines bigarrées. Tout à coup, le cours qu'il doit faire revint à son esprit ; il tire sa montre ; s'apercevant que l'heure approche, il double précipitamment le pas, remet soigneusement le caillou dans sa poche, et lance sa montre par dessus le parapet du pont des Arts. Ampère était, du reste, d'une distraction vraiment étourdissante. A l'Ecole polytechnique, quand il avait achevé une démonstration sur le tableau, « il ne manquait presque jamais, dit Arago, d'essuyer les chiffres avec son mouchoir et de remettre dans sa poche le torchon traditionnel, toutefois, bien entendu, après s'en être préalablement servi. »

On l'a vu un jour prendre le fond d'un fiacre pour un tableau, y tracer à la craie des formules de calcul et suivre le tableau ambulant pendant un quart d'heure sans paraître s'apercevoir de la marche du fiacre. (Il faut avouer, au surplus, que bien souvent le voyageur lui-même ne s'en aperçoit pas davantage.)

Un matin, il avait écrit sur sa porte, pour éviter des visites inopportunies : « M. Ampère est sorti. » Puis, il était parti lui-même en oubliant son parapluie. Comme la pluie commençait à tomber, il retourna sur ses pas ; mais les mots qu'il avait écrit sur sa porte l'arrêtèrent, et, après avoir inutilement sonné, il partit sans réfléchir qu'il avait la clé dans sa poche.

Un autre savant, le Père Beccaria, poursuivi par le souvenir d'une recherche électrique, ne s'avisa-t-il pas, un jour en chantant la messe, de s'écrier de toute la puissance de sa voix, au lieu de *Dominus vobiscum* : « L'expérience est faite » (l'esperienza è fatta). Cette distraction amena l'interdiction de l'illustre physicien.

Citons encore ce trait de distraction de M. de Laborde qui n'est pas moins singulier. Il assistait à la messe de mariage de l'une de ses nièces, et, comme la cérémonie terminée, on se mettait en mouvement pour sortir de l'église, il dit à son voisin avec lequel il marchait : « Allez-vous jusqu'au cimetière ? »

La Lizette à Djan-Luvi.

Dein on galé petit veladzo dâo canton dè Vaud, pas tant liein dâo lé dè Nâotsati, viquessâi onco, y'a on part d'ans, 'na brava vîhie fenna, qu'avâi nom la Lizette à Djan-Luvi. Le n'avâi jamé voïadzi défrou dâi z'einverons, kâ dein son dzouveno teimps le démâorâvè dein on autre veladzo à n'on quart d'hâora pe lévè et l'est quie iô son Djan-Luvi la reluquâ à n'on bounan, et iô firont lo bet d'accordâiron qu'amenâ la Lizette tsi-se n'hommo, que cein fut dza on rudo afférè dè quittâ son veladzo por adé. Mâ le lâi returnâvè soveint, d'a premi, et lo petit tsemin que lâi menâvè, qu'êtai tot dâo long garni d'adzès, étâi, hormi lè dou veladzo, tot cein que le cognessâi dè noutron pays. Mâ se le n'avâi pas tant roudassi pè lo mondo, l'avâi vu cein que ni vo, ni mè, n'ein vu : lè z'houzâ ein 98 et lè z'Autrichiens ein 13 et 14.

Quand l'est qu'on fabrequâ lo tsemin dè fai qu'allâvè du Yverdon tant qu'à Bussegny, totès lè dzeins volliâvont vairè clliâo cariolès que tracivont coumeint on einludze, et sein tsévaux, su duès barrès dè fai. Lé z'einfants et lè petits z'einfants à la Lizette lâi alliront assebin, lo bon san ! mâ diabe lo pas que la mère-grand lâi vollie allâ. —

« On ne sâ pas que pâo arrevâ, se le desâi, kâ po oûrè subliâ et regatâ cé tsemin dè fai du mé dè trâi z'hâorès liein, faut que y'aussè dâo diablio perquie, dû qu'on n'out pas pi on tsai quand l'est âo bet dâo veladzo. » Et pi n'êtai pas lo tot, po lâi allâ, faillâi passâ dein on bou iô y'avâi petêtrè dâi bregands, et découtè lo lè, et la pourra fenna avâi poâire que ne razâi justo âo momeint iô le sarâi quie, et que ne lâi arrevâi tot conmeint à Pharaon et âi z'Egyptiens quand volliront traci après Moïse.

Tot parâi quand le ve que revégnont ti et que clliâo que lâi allâvont ne sè fasont min dè cousons dè cein, le sè décidâ à lâi allâ assebin po férè pliési à sè z'einfants ; mâ le fe ben'ëse dè reveni à l'hotô. — Ha ! se le desâi, ne mè parlâ pas dè clliâo grands voïadzo ! qu'on est adé ein couson que l'arrevâi oquie. Portant, Dieu sâi bénî, l'est prâo bin z'u. Po cé tsemin dè fai, n'é rein trovâ d'estra, c'est dâi voiturès tot coumeint clliâo dâi comédiens que sont venus à l'abayi, tot que la première n'a min dè fenêtrès et que l'a onna tsemenâ que fonmè coumeint la fordze à Tiennet, et l'ont met dâi baragnès tot dâo long dâi barrès dè fai po pas que clliâo voiturès vignont su lè dzeins ; mâ oquie que m'a fé mau bin, l'est dè vairè clliâo dzeins dè la vela, que sont dâi rudès tsaropès, kâ ne battont pas lo coup. On lâi vâi min dè grandzès, min dè femés, et dein lâo courti, min dè favioulès, ni dè tchoux, rein què dâi botiès ; et pi sont tant orgolliâo ! sè vitont ti lè dzo dè la demeindze, que sont quasu ti revou coumeint monsu lo menistrè et madama la menistra. Ora ne sé pas dè quiè sè nourront et iô preignont po sè vetti. Te possiblio ! y'a bin dè la misère pè lo mondo et n'ein bin à remachâ lo bon Dieu d'avâi

prâo pan et prâo truffès tsi no, avoué dâi vatsès à l'étrablio, petout que d'étrè coumeint cliâo pourrèz dzeins dè pè Yverdon. Lo bon Dieu no preservâi ! »

Le gigot à la bourguignonne.

Sous ce titre un fervent gastronome nous indique la manière d'apprêter ce nouveau plat, très en vogue à Paris maintenant.

« Il n'est ménage si modeste, nous dit-il, qui ne mange son gigot de temps à autre. Voilà comment il faut le préparer un jour de fête de famille :

Faites braiser votre gigot pendant 5 heures dans une casserole ; retirez-le, fendez-le en tranches droites et très minces, dans le sens de l'épaisseur, comme si vous le découpez pour le servir, mais en ayant soin que chaque tranche reste adhérente à l'os.

Vous avez préalablement fait une farce de la façon suivante : beurre, persil, ciboules hachées, nonnes, mie de pain, olives, chair à saucisse, etc., deux œufs dont les blancs battus en neige ; salez, poivrez, un peu de muscade et de poivre de Cayenne et mélangez bien.

Vous étendez alors une mince couche de cette farce sur chacune des tranches de gigot et vous redonnez à celui-ci sa forme avec une longue broche qui traverse toutes les tranches et un peu de ficelle ; puis vous le remettez cuire dans son jus pendant une heure, vous dégraissez et vous servez en arrosant le gigot d'un petit verre de Madère et d'un jus d'orange. Le gigot doit faire deux tasses de bouillon avec le Madère.

Goûtez à cela, ajoute notre gourmet, et vous vous étonnerez qu'on n'élève des statues qu'aux conquérants.

Un ange dans un jeu de quilles.

4

(Suite.)

Georges de Courcelles avait écouté ce discours sans laisser apercevoir le moindre signe d'impatience ; la misère l'avait terrassé, il reconnaissait la justesse des paroles qu'il venait d'entendre. Néanmoins son égoïsme se révoltait à l'idée d'en convenir. Il tâcha d'esquiver la difficulté en faisant bon accueil à son cousin.

— Puisqu'il en est ainsi, lui dit-il, tu arrives à propos. J'ai rencontré à Paris plusieurs de nos anciens camarades de collège, ils m'ont beaucoup parlé de toi et te gardent leurs meilleurs souvenirs. Quelques-uns ont de tes nouvelles ; ils savent que tu es à la recherche d'une position et seront charmés de te seconder. Quant à moi, je les vois peu ; je n'en ai pas le temps, — il oubliait d'ajouter que sa conduite les avait éloignés, — mais il m'est facile de te donner leurs adresses. Je t'engage beaucoup à les voir. Tu n'ignores pas que les premières impressions de jeunesse se reflètent généralement sur toute la vie, quelquefois en bien, d'autres fois en mal. Moi j'ai voulu me soustraire à l'un et à l'autre, ai-je eu tort ! C'est possible. Toi tu te trouves dans des conditions différentes, il faut en profiter.

Paul Ladureau accepta la proposition, tout surpris qu'il était d'entendre un raisonnement si sage sortir de la bouche de son cousin.

Le hasard le servit à merveille. Tous ses anciens condisciples le revirent avec joie. Quelques-uns haussèrent les épaules quand il leur parla de son cousin Georges de Courcelles et de l'excellent accueil qu'il avait reçu de lui.

Un des premiers à qui il s'adressa était le fils d'un négociant armateur de Nantes qui avait un comptoir à la Nouvelle-Orléans.

— Tu es justement ce que je cherchais, dit-il à son ami. Depuis trois ans je représente notre maison à la Louisiane. Mon père, qui est âgé et souffrant, désire m'avoir près de lui ; il m'a donné plein pouvoir de choisir quelqu'un pour me remplacer là-bas. Je sais ce que tu veux, cela te convient-il ?

Paul Ladureau répondit par un soupir.

— Tu hésites ? lui dit l'ami.

Paul alors lui fit part des motifs qui le retenaient, par rapport à sa mère et sa cousine, qui allaient gémir de son absence.

— Eh bien ! raison de plus, ce sera le meilleur moyen d'avancer tes affaires, de vous réunir ensuite pour ne plus vous séparer. Tu auras de bons appointements fixes et de plus une part dans les bénéfices. D'ailleurs, tu viendras de temps en temps en Europe, ainsi que je le faisais moi-même à l'époque de nos inventaires, et quant ton père verra que tu marches vers ton but sans lui, il deviendra plus accommodant.

Cette dernière raison le détermina et l'engagement fut bien-tôt signé.

Georges se montra très satisfait de ce résultat. Ce frère égoïste et jaloux connaissait la richesse et l'avarice de son oncle. Dans le fond de sa pensée il espérait que cette séparation outre-mer romprait, ou du moins retarderait un mariage dont les résultats devaient infailliblement le rabaisser aux yeux de sa sœur et de toute la famille.

Comme il n'y avait pas de temps à perdre, Paul Ladureau se hâta de faire ses adieux à ses parents. Lorsqu'il annonça son prochain départ pour l'Amérique, sa mère et sa cousine éclatèrent en sanglots. Paul les consola de son mieux en leur faisant entrevoir par son plus beau côté l'affaire qui allait l'éloigner d'elles momentanément pour les réunir ensuite.

M. Ladureau, en apprenant le prochain départ de son fils, sentit ses yeux se mouiller de larmes. Était-ce son cœur paternel qui se réveillait ou le chagrin de perdre un commis qu'il lui serait impossible de remplacer ? Il lui aurait suffi d'un mot pour ne voir que des heureux autour de lui et le devenir en même temps. Mais la passion de l'argent avait étouffé toutes ses autres sensations. Loin de s'attendrir, à dater de ce jour il fit retomber le poids de son chagrin sur sa femme et sa nièce, qu'il accusait l'une et l'autre d'en être la cause.

Arrivé à la Louisiane, Paul donnait fréquemment de ses nouvelles ; elles étaient excellentes. Il écrivit aussi à son cousin Georges de Courcelles, et le remercia cordialement du bon conseil qu'il lui avait donné.

Cette lettre si franche, si amicale, produisit une profonde impression sur Georges ; elle lui inspira l'idée d'aller, lui aussi, tenter la fortune au delà des mers, s'accusant de n'avoir pas su conserver celle que son père et sa mère lui avaient méritée. Il manda son projet à son cousin, et celui-ci qui jouisait déjà d'une grande considération sur la place, promit d'employer en sa faveur tous ses bons offices.

Une seule chose embarrassait Georges de Courcelles, sa fille ; il ne pouvait la laisser à Paris, à qui ? Il s'était aliéné toute la famille de la mère, l'emmener avec lui était impossible ; elle l'eût entravé dans sa nouvelle carrière.

Pour la première fois il lui vint une bonne pensée à l'égard de sa sœur et encore s'y glissait-il une teinte d'égoïsme. Il lui écrivit une lettre amicale dictée plus par l'esprit que par le cœur, pour lui annoncer qu'étant sur le point d'aller rejoindre son cousin à la Nouvelle-Orléans, il ne voulait pas s'éloigner sans dire adieu à son père et à sa sœur. Il se reprochait de les avoir trop longtemps négligés.

Lucie, qui était un ange de bonté, pleura de joie en recevant cette lettre, elle lui sembla un retour sincère à des sentiments plus conformes à ceux qu'elle éprouvait elle-même ; elle se hâta de la communiquer à son père et tous deux en tirèrent bon augure.

Georges fut reçu comme l'enfant prodigue ; on ne fit aucune allusion au passé. Au premier mot de départ qu'il prononça, il fut interrompu.

— Et ta fille, s'écria Lucie avec anxiété, tu ne songes pas à l'emmener, je pense ?